



# Hijack stories

de Olivier Schmitz

## Fiche technique

**Afrique du Sud/  
France/Allemagne 2001 -  
1h35 -Couleur**

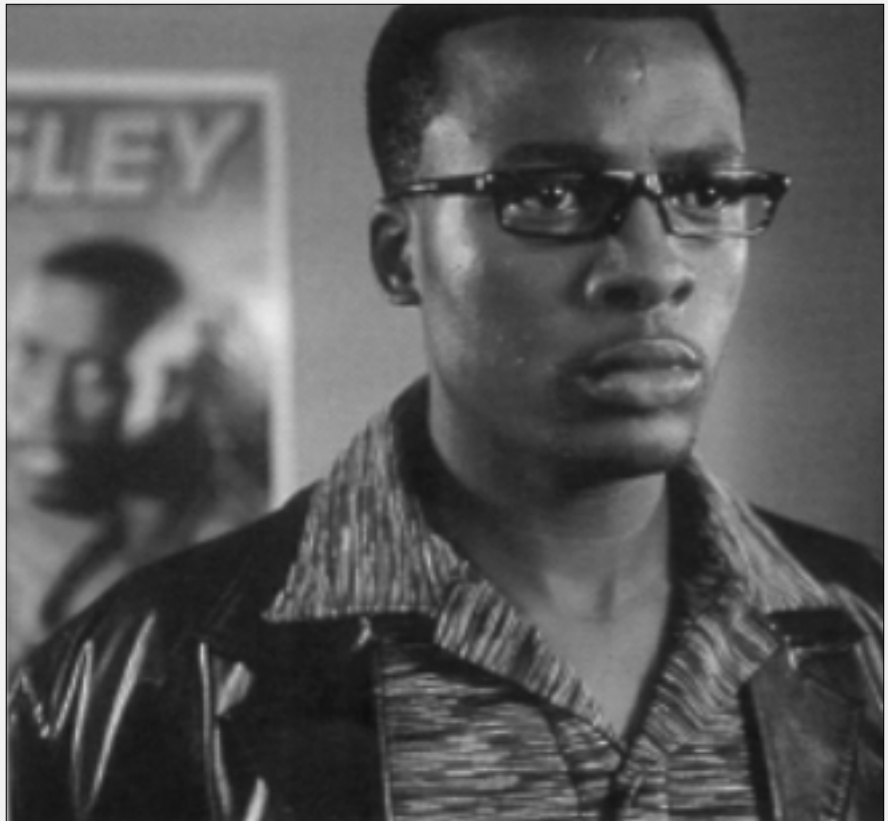
Réalisation et scénario :  
**Olivier Schmitz**

Montage :  
**Olivier Schmitz  
Derek Trigg**

Image :  
**Michel Amathieu**

Musique :  
**Kenny Mathaba  
Martin Todsharow**

Interprètes :  
**Tony Kgoroge  
(Sox)  
Rapulana Seiphemo  
(Zama)  
Moshidi Motshegwa  
(Grace)**



## Résumé

Johannesburg dix ans après la fin de l'apartheid. Sox, présentateur de télé branché et fiancé à une jeune fille blanche, habite les beaux quartiers. Une audition pour le rôle d'un "bad boy" lui démontre qu'il n'a pas le vécu pour incarner ce héros. Humilié, Sox décide de retourner dans les townships de Soweto pour s'immerger dans son futur rôle, au risque de tout perdre. Il y retrouve Zama, un ami de lycée qui va lui apprendre les règles du gangstérisme. Entrer dans le monde des noirs pauvres et révoltés est difficile pour ce black bourgeois. Cependant cette immersion va rapprocher Sox et Zama...

## Critique

A quoi tient le charme de ce film sud-africain ? Simplement au fait qu'il est sud-africain, qui induit tout le reste. Premièrement, il y a les rues de la fameuse Soweto, jamais, ou rarement vues au cinéma. Deuxièmement, il y a les langues, une marquerie de parler vernaculaires, dont on aimerait bien saisir les subtilités, de l'anglais aux dialectes africains, en passant par les bribes d'afrikaans intégrées au discours. Troisièmement, il y a le contexte socio-politique : véritable lutte des classes entre blacks "blanchis" de la Rainbow Nation, élite cultivée et embourgeoisée de la génération Mandela, et habitants des townships qui restent des ghettos malgré l'abolition de l'apartheid. Quatrièmement, il y a le scénario, un peu naïf, comme ses personnages : un acteur rupin de la télé qui

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

meurt d'envie de jouer un rôle de voyou violent dans une série à succès, mais ignore tout de la ghetto attitude, tente de s'intégrer à une bande de braqueurs de Soweto. Cinquièmement, il y a la légèreté du film qui, malgré une description réaliste de la violence, reste à hauteur d'homme et ne s'enlise jamais dans l'esbroufe complaisante du thriller américain. C'est à la fois une comédie, subdivisée en petits chapitres ludiques et pince-sans-rire, et distanciée par le rapport malaisé entre le touriste des beaux quartiers, et les gangsters, moins obtus et brutaux qu'ils le paraissent. Sixièmement, il y a le monde des Blancs, à peine esquissé, repoussoir superficiel et factice de la dure réalité de Soweto : argent facile, insouciance clinquante, intégration artificielle des Noirs, et exploitation racoleuse du cliché du voyou black par la télévision. C'est justement le contraste entre l'image caricaturale du bad guy véhiculée par la fiction, et la réalité quotidienne, beaucoup plus nuancée, de ces hors-la-loi, intègres et humains à leur façon, qui donne tout son relief au film. Septièmement, **Hijack Stories** est également un polar mouvementé, rondement mené. Pour une fois qu'un film social possède un arrière-plan policier très précis, vivant, réaliste, ludique mais aussi tragique, et vice-versa, on aurait tort de le négliger.

Vincent Ostria  
*Les inrockuptibles 4 juillet 2001*

A condition de ne pas redouter les contacts humains, il est plus simple de voler une voiture lorsque son conducteur est à bord. Nul besoin, alors, de manipulations de serrures, de connexions compliquées pour démarrer. En Afrique du Sud, comme sur tout le continent, les voleurs de voitures privilégient cette technique qui contribue puissamment au sentiment d'insécurité qu'éprouvent les minorités fortunées.

**Hijack Stories** est donc une histoire de voleurs, d'un gang basé à Soweto. Mais on aura remarqué le pluriel du titre. Le film d'Oliver Schmitz est également l'histoire d'un autre détournement, celui que Sox, acteur, tente d'opérer sur la personnalité de Zama, gangster. Les premières scènes du film montrent le comédien (Tony Kgoroge) en train d'échouer lamentablement lors d'une audition. Il a beau être noir, né à Soweto, il a quitté le ghetto pour les quartiers aisés depuis si longtemps qu'il ne sait plus rien de la manière dont bougent et parlent les mauvais garçons.

Sox retourne alors traîner dans les rues crevassées bordées de petites maisons de briques ou de parpaings. Son chemin croise celui de Bro'Zama, le chef du gang des voleurs de voitures. Le scénario d'Oliver Schmitz, comme sa mise en scène, n'entretient aucune ambiguïté sur ce qui va suivre : à force de vouloir jouer les truands, Sox se retrouvera pris au piège. Il y aurait à peine de quoi faire un épisode de série télévisée si **Hijack Stories** n'était pas à son tour détourné par Oliver Schmitz pour en faire un film ultrapolitique, une tentative énergique et brutale d'état de lieux. Bro'Zama daube à longueur de plans - et avec une verve réjouissante - la "nation arc-en-ciel" dont on annonça l'avènement après la fin de l'apartheid. Avec ses privilèges matériels et ses maîtresses blanches, Sox en est l'incarnation, pendant que, parmi les gangsters, on trouve d'anciens combattants de l'African National Congress, que la victoire électorale de l'ANC a laissés sur le bord de la route.

Ce fossé n'est pas seulement le vestige d'une époque révolue, il est également le produit de la nouvelle Afrique du Sud. Et Oliver Schmitz le montre avec une efficacité terrible lorsqu'il promène comédiens et spectateurs d'enclaves fortunées en ghetto, au hasard des poursuites en voitures et des mauvais coups de Bro'Zama et sa bande.

En allant toujours au plus simple et au plus efficace, Oliver Schmitz combine satire sociale et séquences d'action, jusqu'à tirer un portrait inquiétant et fascinant de ce pays schizophrène. Tony Kgoroge et Rapulana Seiphemo incarnent chacun l'un des visages de l'Afrique du Sud. Au premier l'ambivalence, la fascination pour la violence présente et passée, le goût pour le confort matériel et intellectuel. Les rôles de comédiens sont toujours périlleux pour leurs interprètes, et Kgoroge évite avec beaucoup d'adresse les pièges qui lui sont tendus, connaissant une petite apothéose lorsque son personnage tente d'apprendre les manières des truands hollywoodiens, genre Wesley Snipes, aux vrais mauvais garçons de Soweto.

(...)

Thomas Sotinel  
*Le Monde interactif - 3 juillet 2001*

(...) Le réalisateur Oliver Schmitz suit un fil conducteur aussi facile que séduisant. Chaque nouvelle plongée périlleuse de Sox dans Soweto est suivie d'une audition - toujours pour le même rôle -, où ses progrès de comédien sautent aux yeux. Mais jouer, est-ce seulement imiter ? Et à force de faire semblant, ne devient-on pas ce qu'on imite ? Le film (parfois drôle) effleure plaisamment ces sempiternels paradoxes de la réalité et de sa représentation, pour mieux creuser un sujet plus brûlant : l'amertume post-Mandela chez les Noirs pauvres, les recalés de la « nation arc-en-ciel ». Les braqueurs de voitures kamikazes que Sox s'est choisis comme modèles ne vénèrent pas Snipes, le Black « arrivé », mais plutôt Bruce Willis, Sylvester Stallone et Michael Schumacher. Et l'accueil qu'ils réservent à leur frère « blanchi » tient au mieux du bizutage sadique, et au pire de l'explosion de ressentiment.

Aux discriminations raciales ont succédé les fractures béantes de l'argent, du travail et de la culture. Le cinéaste, qui sait de quoi il traite pour avoir longuement milité contre la ségrégation, montre cela avec énergie et précision - dans les dialogues comme dans les scènes de braquage. Son empathie avec la société sud-africaine l'autorise aussi à terminer son film d'action comme un conte légèrement utopique et incantatoire : avec l'idée que quelque chose de bon peut surgir de l'épreuve de la réalité, si accablante soit-elle.

Louis Guichard  
*Télérama - 3 Juillet 2001*

## Le réalisateur

Olivier Schmitz a fait de brillantes études à l'école des Beaux-Arts de Michealis au Cap, dans la section Cinéma et Audiovisuel.

Son diplôme en poche, il s'installe à Johannesburg où il complète sa formation auprès de l'Association Sud-Africaine des Techniciens de Films et de Vidéo. Il travaille successivement comme assistant réalisateur chez Momentum Film, sur des documentaires et magazines de télévision et comme ingénieur du son.

En 1985, il quitte l'Afrique du Sud pour la RFA, emportant sous le bras la première version du scénario de **Mapantsula**.

Lors d'un voyage à Londres, il rencontre Max Montocchio qui accepte de produire le film. En 1987, il rentre à Johannesburg et tandis que **Mapantsula** finit de se monter, il tourne un reportage de 20 minutes sur l'effet des lois des "Group-areas" à Millbrow. Ce film est présenté à la Conférence Culturelle d'Afrique du Sud à Amsterdam en 1987.

Voilà comment Olivier Schmitz raconte son premier contact avec la réalité politique en Afrique du Sud : "lorsque j'étais étudiant, je travaillais la nuit comme disc-jockey dans une discothèque "mixte" où des jeunes de la classe moyenne blanche et de la banlieue noire se retrouvaient pour écouter de la musique noire engagée. Le jour, à l'université, j'étais dans ma tour d'ivoire, la nuit, j'entrais dans le monde réel. C'est là que j'ai pris conscience du fossé énorme qui sépare les deux mondes".

Dossier distributeur

## Filmographie

<b>Mapantsula</b>	1987
<b>Hijack stories</b>	2001

### Documents disponibles au France

Le Monde 3 juillet 2001  
Télérama 3 Juillet 2001  
Cahiers du Cinéma n°559  
La Gazette Utopia n°215